

TEMPLON



PRUNE NOURRY

AGORAVOX, 22 janvier 2025

Présentation personnelle de Prune Nourry, *Vénus*, jusqu'au 1^{er} mars 2025, galerie Templon (28 rue du Grenier-Saint-Lazare, Paris 3) : sororité sculpturale



J'ai croisé (Madame) la Vénus Hottentote démultipliée chez Templon, Paname, pas loin de Beaubourg. En bas, ne manquez surtout pas la vidéo qui montre la plasticienne Prune Nourry, dans son atelier-maïeutique à Saint-Denis (93), en compagnie de modèles noires africains qui parlent, pendant les « actes » d'accouchement des œuvres, de leur histoire personnelle « abîmée » (corps battus, par la main de l'homme et du patriarcat ancestral ayant la peau dure,

mariages arrangés, etc.) ; l'artiste, en voix *off*, évoquant, subrepticement (avec pudeur), son propre rapport au corps, cet inconnu, et à la maladie, cf. son combat réussi, d'il y a quelques années, contre le cancer du sein : sur ce plan-là, l'artiste Prune, qui ne compte décidément pas pour des prunes !, avait abordé précisément son courageux combat contre la maladie, *via* des espèces de flèches lancées contre des formes rondes, comme autant de cibles visées, dans son expo-installation, en 2021 (pendant l'hiver), *Amazone Érogène*, au Bon Marché à Paris Rive Gauche, sachant que les grands magasins - c'est bon tant pour leur image (de prestige) que pour le business, transformant ainsi le site commercial en lieu agréable pour les clients, et visiteurs, propice aux achats coup de cœur - s'ouvrent de plus en plus à l'art, cette geste, au fond, répondant parfaitement à la devise prophétique d'Andy Warhol (1928-1987), le roi dandy du pop art : « *Un jour, tous les grands magasins deviendront des musées et tous les musées deviendront des grands magasins.* » En ce moment, le plasticien invité est le Brésilien Ernesto Neto, avec l'expo gratuite, gigantesque - on y trouve un serpent en coton de 28 mètres de long soutenu par 45 arcs en bambou, faisant référence aux allusions cosmiques des chamanes des tribus indiennes d'Amazonie - et immersive, *Le La Serpent*, qui investit, avec un certain sens de la démesure baroque (que de volutes serpentes !), les verrières centrales du magasin chic - et cher ! - jusqu'au 23 février 2025.



Revival Vénus Hottentote !

Ce film diffusé présentement au sous-sol de la galerie parisienne est passionnant, il faut vraiment, selon moi, lui accorder du temps ! Ouf, on n'est pas dans « l'art pour l'art », limite asphyxiant, qui se regarde uniquement, en vase clos, le nombril. C'est un atelier... ouvert, ça respire bien : ou la sculpture « thérapeutique » comme souffle de vie et de résistance, face à la crudité du réel, pour réparer les vivants. Le communiqué de presse qui accompagne cette expo, au passage, nous en dit plus sur l'intention de cette « Prune nourissante » : il s'agit, en fait, d'« *un film réalisé par Vincent Lorca, qui documente son travail depuis plusieurs années : L'Amazone Érogène, Projet Phénix, Mater Earth, Statues Also Breathe. Rendant compte de la relation entre l'artiste et les modèles issus de la Maison des femmes, du processus de création des œuvres, le documentaire a été réalisé en association avec le collectif Femmes à la caméra.* »



abandonnée par toute la famille.

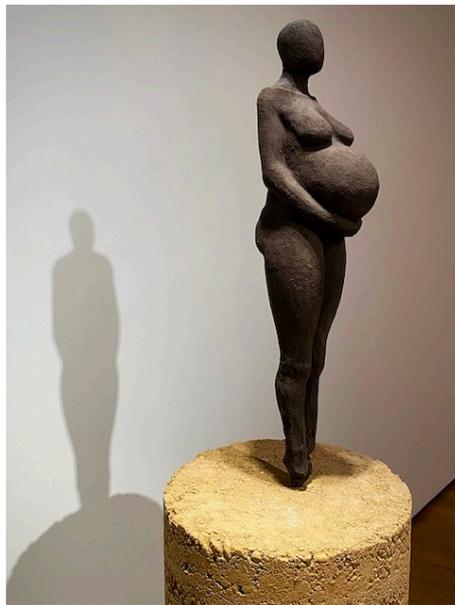
Film du sous-sol, signé Vincent Lorca, sur Prune Nourry (galerie Templon), dans l'intimité des femmes, prenant librement la parole (l'atelier de Saint-Denis, 93, comme refuge et lieu de paroles libératrices). Les maux, en guise de soulagement, font place aux mots, possiblement réparateurs

Puis : « *Le projet Vénus est né d'une rencontre de Prune Nourry avec Ghada Hatem, gynécologue obstétricienne, fondatrice de la Maison des femmes de Saint-Denis, un centre d'aide et d'accompagnement pour les femmes victimes de violences. Rattachée à un hôpital, la Maison propose aux femmes en difficulté en Seine-Saint-Denis une prise en charge pluridisciplinaire. À travers leurs ateliers (alphabétisation, théâtre, danse...), l'artiste a rencontré huit femmes qui ont accepté de poser nues, en dépassant avec courage les tabous sociétaux liés à leur culture, ou ceux personnels liés à leurs traumatismes. Comme pour Projet Phénix en 2021, Prune Nourry renoue avec la tradition du portrait et a sculpté ici dans un contexte encore plus intime, entre une femme sculpteure et une femme modèle. À partir de leur histoire unique - chaque femme partageant si elle le souhaitait son parcours durant les séances de pose - et de leur forme de corps variés, l'artiste a modelé en terre leur buste à la manière des vénus préhistoriques. Leurs mots, autant que les détails de leur corps, inspirant chaque œuvre. Réalisé en taille humaine ou en petit format, le portrait a ensuite été moulé, puis tiré en bronze recouvert d'une peau de terre, ou tiré en terre cuite. Forte de ses recherches et rencontres (dont Catherine Schwab, conservatrice en chef du patrimoine, chargée des collections du Paléolithique et du Mésolithique au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, qui est originaire de Seine-Saint-Denis), autour des vénus du Paléolithique (période gravettienne) entamées fin 2022 pour la réalisation de son œuvre en tandem avec Kenzo Kuma pour la gare de Saint-Denis - Pleyel, Prune Nourry a demandé aux femmes modèles de prendre les mêmes poses, debout et statique, que les vénus du passé.* »

Comment dire ? Ici, au rez-de-chaussée de la galerie Templon, la sculpture, sous forme de « statuaire totémique » (c'est bien connu, la verticalité dit la position debout de l'humain, ce qui nous distingue de l'animal à quatre pattes), est moins nourrissante (surprenante, profonde) que celle de Josephsohn (1920-2012), plus tremblante (le frémissement de la vie, l'empreinte de la mort, au travail, dans la matière « calcinée »), exposée en ce moment au Musée d'Art Moderne de Paris (vu par le peintre allemand Albert Oehlen, [jusqu'au 16 février prochain](#)) - il y a presque un côté trop propre.

Pour autant, dans le je(u) « gourmand » des rondeurs, oscillant entre le personnel et l'universel, des lignes sinueuses, des courbes et contre-courbes, qui se répètent infiniment, comme une caresse inlassablement jouée, pour mieux la parfaire, il y a une compréhension, si ce n'est un amour, (des particularités) du corps féminin, sur fond de sororité bienvenue (y compris et d'autant plus si le regardeur est masculin !), qui rend l'opération globalement touchante. Les formes simplissimes, notamment la fente du vagin couplée au petit bas-ventre replet (bébé en cours ?), m'ont rappelé Pablo « le simplificateur de formes » jusqu'à l'os et jusqu'à la ligne (elliptique, à l'instar de son « rival » et partenaire Matisse, mais en plus sexuée) - il faut dire, qu'avant, je venais juste de fréquenter l'antre du musée Picasso de l'Hôtel Salé dans le Marais [diantre, encore un musée qui ferme trop tôt ! Là-bas, les surveillants ferment même carrément à clé les salles, fin de journée oblige !, pour qu'on n'y entre plus], ceci expliquant peut-être cela !

Face au corpus ici réuni des sculptures boursouflées de Nourry, comme si on leur avait soufflé dedans !, on pense rapidement aux *Nanas* généreuses, certes en bien plus colorées, de Niki de Saint Phalle, artiste féministe (1930-2002), pourquoi pas à Botero, mais davantage encore, car ça coule de source, à la fameuse statuette préhistorique *Vénus de Willendorf* au ventre rond comme un œuf de femme probablement enceinte, possible déesse de la fécondité, en calcaire oolite, datant du Paléolithique supérieur, retrouvée en 1908 en Autriche, à Willendorf, au Sud de Vienne, lors de travaux de construction sur une ligne de chemin de fer. Ne mesurant que 11 cm de haut, elle est actuellement conservée au Musée d'histoire naturelle de Vienne.



Féminité féconde, par Prune Nourry : se nourrir du passé en misant sur l'avenir (la naissance)

Bien avant Prune Nourry, elle inspira, et il n'était pas le seul !, un Picasso, encore lui (coucou le revoilà !), qui possédait d'ailleurs deux moulages d'une sculpture « voisine », aux attributs sexuels toujours très marqués et aux formes aussi des plus protubérantes, comme enflées (seins-poches pleines tombantes et fessier callipyge hyper rebondis, elle regrouperait d'ailleurs peut-être deux femmes, c'est la vision, en tout cas, du paléoanthropologue français Yves Coppens, y voyant en 1989 une dualité à l'œuvre), statuette cette fois-ci en ivoire, remontant également au Paléolithique supérieur, nommée la *Vénus de Lespugue* (pas plus haute que 15 cm), une autre icône de la féminité universelle découverte, par hasard, le 9 août 1922, via un ultime coup de pioche providentiel, par René et Suzanne de Saint-Périer, dans la grotte des Rideaux, située à Lespugue (Haute-Garonne, France) ; localisation actuelle : le Musée de l'Homme à Paname.



Pablo Picasso, « La Vénus du gaz », 1945, brûleur de cuisinière, 25 x 9 x 4 cm, Musée national Picasso, Paris

Répliques, en ronde-bosse (c'est le cas de le dire !), qui trônaient dans l'atelier parisien picassien de la rue des Grands Augustins, dont il aimait à dire, notamment à son ami, et confident, André Malraux (propos rapportés dans *La Tête d'obsidienne*, Paris, Gallimard, 1974) : « Pourquoi j'aime ma Vénus préhistorique ? Parce que personne ne sait rien d'elle. » De son côté, son ami Brassäi (1899-1984), grand photographe, y voyait « la quintessence des formes féminines dont la chair, comme suscitée par le désir de l'homme, semble enfler et proliférer. » Bien vu. Et Picasso toujours, ajoutait : « Je pourrais la faire avec une tomate traversée par un fuseau, non ? » Ce qu'il fit concrètement ! L'influence de cette statuette ovoïde est on ne peut plus flagrante, telle une citation défiant les âges et le temps qui passe, dans son emblématique *Vénus du gaz* (sculpture d'assemblage 1945), consistant en un détournement d'un brûleur de fourneau à gaz monté sur un socle en bois, trouvaille

de « bricoleur » de génie, qu'il qualifiait de « déesse de temps modernes », et qu'on avait pu voir exposée, avec bonheur, au Centre Pompidou-Paris, à l'été 2019, dans le cadre de la formidable expo de groupe « Préhistoire, une énigme moderne », ou de l'homme de Cro-Magnon à Picasso (et la préhistoire comme enfance de l'art), proposée par Cécile Debray, qui n'est autre que l'actuelle directrice du Musée Picasso à Paris. Comme quoi, tout est lié, et l'ogre catalan des scandaleuses *Demoiselles d'Avignon*, tel un incontournable (qu'on l'aime ou le déteste !), s'immisce partout !

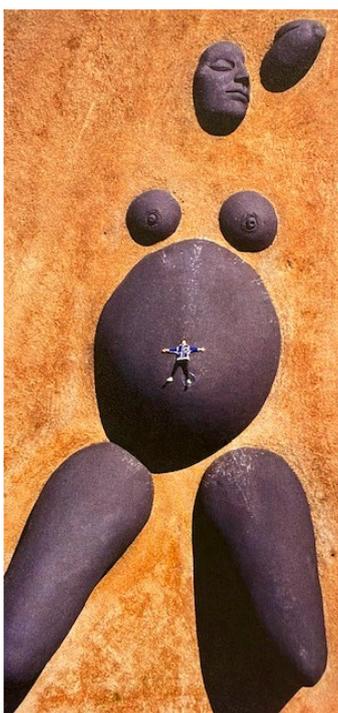
Pour Picasso, fort intéressé, entre autres, par l'art préhistorique, « il n'y [avait], en art, ni passé ni futur », dans l'idée que le progrès - en art, bien sûr qu'en sciences c'est différent ; l'art est, dans une optique moderne, hors l'Histoire - n'existe pas, il y a juste une évolution des formes, des techniques et des thèmes (amour, guerre, mort...), entre renouvellement, voire rupture - le cubisme en peinture en est une - et éternel retour, voire retour à l'ordre.

Nul doute que Prune Nourry (née en 1985 à Paris et formée à l'École Boulle, elle vit et travaille à New York et à Paris), calée entre le passé et le présent, se référant autant à l'art anonyme préhistorique qu'au *less is more* des minimalistes américains, et reprenant tout récemment inlassablement ces dames de légende, baptisées « Vénus » (paléolithiques), pourrait faire sien ce propos - éclairant - de Pablo Picasso, peintre, sculpteur et graveur mort il y a plus de cinquante ans, mais qui continue, pour le meilleur (l'inventivité débordante, la capacité phénoménale de rebondissement, son art centrifuge, entre construction et déconstruction, repoussant sans arrêt les limites de la représentation visuelle, comme grande source d'inspiration) et pour le pire (son rapport machiste violent aux femmes, d'un ancien temps (le XIXe siècle), qui ne passe plus du tout aujourd'hui, c'est le moins qu'on puisse dire), à faire régulièrement parler de lui.



Photo in situ VD de l'installation immersive (détail) de Prune Nourry, « L'Amazone Érogène » au Bon Marché, Paris, janvier 2021

Puis, au-delà même de Picasso - je vous rassure tout de suite, si Pablo, l'homme et/ou l'œuvre, n'est pas votre tasse de thé, on peut tout à fait apprécier cette expo roborative, labellisée Nourry, sans du tout penser au monstre (dé)sacré Picasso (déclassé ? Euh..., il rugit encore), ce parallèle, sous forme de vases communicants, c'est juste mon interprétation, hein, d'ailleurs le communiqué de presse, servant l'expo, ne s'y réfère jamais -, cette manifestation solo, mais collégiale de par la générosité de son offre altruiste (le regard porté sur des femmes affrontant moult difficultés, d'habitude dans l'ombre), directement née d'une commande faite à l'artiste femme Prune Nourry, intitulée *Les Vénus dionysiennes* pour le Grand Paris Express dans la gare Saint-Denis - Pleyel en tandem avec l'architecte Kengo Kuma (inaugurée en juin 2024), est avant tout axée sur Gaïa, mère Nature, reliée à la femme (enceinte) modelée : les sculptures en bronze et en terre cuite, dans la galerie « white cube » (atmosphère tamisée et apaisante), revisitent, elles aussi, avec une certaine grâce, la symbolique de la matière terre, que l'on retrouve encore, et c'est loin d'être un hasard (cette plasticienne aimant creuser, au fil du temps, encore plus profond le sillon de ses découvertes), dans l'une de ses pièces, immersive et écoresponsable, conçue pour le Château La Coste (entre vignes et chais, vers Aix-en-Provence), nommée *Mater Earth* (2020-2023).



Détail d'une photo d'Iann Hanning, tirée de « Point de vue », montrant l'artiste Prune Nourry, en tout petit !, réfugiée sur le ventre rond de sa vénus noire « Mater Earth », 2020-2023, au Château La Coste, dans le Sud de la France

Cette sculpture pérenne, aux dimensions « gulliveriennes », en extérieur (un mélange de cendres de forêts calcinées et de noir de vigne, qui aura nécessité l'intervention de quatorze corps de métier !), longue de près de 27,40 mètres de long et pesant environ 470 tonnes, qui s'inspire d'un travail plus ancien sur le « *corps généreux d'une de ses amies enceinte de 8 mois* », s'apparente d'ailleurs à une femme enceinte allongée sur le dos émergeant du paysage ; son titre même évoque la racine latine de « mère », de « maternité », mais aussi la matière (en anglais, « *matter* ») de l'argile. Dans ce château provençal souvent baigné de soleil, Prune Nourry dira (propos *in Point de vue* #3905, fin juin 2023, p. 40), une fois l'ouvrage monumental fini : « *J'ai appris la patience. Ce qui n'est pas mon fort. La sculpture impose son temps. Ce n'est pas un métier de notre époque...* »

Puis, *last but not least*, le dépliant couleur gratuit de quatre pages, distribué à l'entrée de la galerie Templon, précise, à raison, qu'« *Ainsi, ces vénus d'hier et d'aujourd'hui nous rappellent que, au-delà de la diversité de formes, d'origines et les multiples couleurs d'argile qui les composent, nous sommes tous issus de la même terre et nous retournons à la terre.* » Nourryssant, non ? Bref, chouette expo (humaniste, partageuse, picassienne en creux, tout en étant féministe), car elle donne du grain à moudre.